

## 29

UNE ÉCRITURE D'IMITATION:  
LE PALATINUS VATICANUS GRAECUS 186

JEAN IRIGOIN

Grâce aux beaux et précieux albums publiés par Alexander Turyn depuis 1964, l'étude des écritures grecques des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles a fait de grands progrès ces dernières années.<sup>1)</sup> L'un de ces progrès concerne les écritures archaïques ou traditionnelles,<sup>2)</sup> dont la datation offre des difficultés particulièrement grandes: seul l'examen des manuscrits datés permet de reconnaître en toute certitude des détails typiques par lesquels le copiste s'écarte involontairement du modèle d'écriture plus ancien qu'il prétend reproduire. Dans ses recueils, Alexander Turyn fournit de bons spécimens de ces écritures qu'au premier coup d'oeil un paléographe averti daterait du XI<sup>e</sup> siècle ou même de la fin du Xe siècle.

Il vaudrait la peine de s'interroger sur le but visé par un copiste qui pratique une écriture archaïsante ou traditionnelle. La valeur hiératique d'un type ancien, qui paraît mieux adapté aux textes sacrés que l'écriture de tous les jours,<sup>3)</sup> est incontestable, comme le montre, d'une autre manière, la survie de la majuscule dans les livres liturgiques. Dans d'autres cas, il semble que le copiste subisse, consciemment ou non, l'influence de l'écriture de son modèle. Enfin, certains styles d'écriture se maintiennent, avec des déformations, dans des régions déterminées, tel le style de Reggio en Calabre et dans la Sicile orientale. En revanche, il ne semble pas que l'on ait attaché aux manuscrits anciens, avant la Renaissance, une importance telle que des copistes fussent amenés à faire des faux, dont l'ancienneté augmentât la valeur. La situation change à partir du moment où l'on commence

à importer des manuscrits grecs d'Orient en Italie. Un manuscrit d'Apollonios de Rhodes, daté tantôt du XI<sup>e</sup> siècle, tantôt du XV<sup>e</sup>, c'est-à-dire de part et d'autre de la période couverte par les recueils d'Alexander Turyn, nous offrira l'occasion d'examiner un cas remarquable.

Le *Palatinus Vaticanus graecus* 186 est un manuscrit de parchemin de format moyen (275 x 180 mm), comptant 106 folios; chaque page est réglée à 28 lignes. Le manuscrit contient les quatre chants des *Argonautiques*, sans scholies ni gloses; les éditeurs lui ont affecté le sigle V. Daté du XI<sup>e</sup> siècle par H. Stevenson Senior dans son catalogue du fonds,<sup>4)</sup> le *Palatinus* a longtemps passé pour un manuscrit aussi ancien que le *Laurentianus* 32,9, où les *Argonautiques* sont précédées des tragédies de Sophocle et d'Eschyle. Il suffit de renvoyer à l'inventaire des manuscrits des *Argonautiques*, publié en 1929 par H. Fränkel,<sup>5)</sup> ou aux pages qu'A. Dain, qui préparait alors une édition d'Apollonios, a consacrées à la tradition de ce poème dans son livre sur *Les manuscrits*.<sup>6)</sup> Toutefois, en 1961, dans son édition critique parue à la *Bibliotheca Oxoniensis*, H. Fränkel affirme que le texte du *Palatinus* a été copié au XV<sup>e</sup> siècle sur le *Laurentianus*.<sup>7)</sup> Trois ans plus tard, dans une introduction à l'édition critique, il apporte d'utiles précisions sur le changement de date: dès 1897, W. Weinberger avait mentionné une constatation de I. L. Heiberg, selon laquelle le *Palatinus* était une copie du *Laurentianus* exécutée à dessein avec une écriture ancienne en vue de donner au manuscrit l'apparence d'un plus grand âge et de lui procurer ainsi une plus grande valeur.<sup>8)</sup>

C'est par mon collègue et ami F. Vian que mon attention a été appelée sur le *Palatinus*. Avant de publier le premier tome de sa belle édition des *Argonautiques*, il m'avait consulté sur la datation de ce manuscrit en me remettant quelques reproductions photographiques auxquelles il avait joint, à titre de comparaison, celles des pages correspondantes du *Laurentianus* 32,9.

Après un examen rapide du *Palatinus*, l'ancienneté de l'écriture ne fait pas de doute. On se trouve en présence d'une minuscule dans laquelle les éléments empruntés à la majuscule

sont fort rares: quelques *kappas*, un *éta* ici et là, un *alpha* en fin de vers, pas de *lambda* ni de *nu*, aucun *béta*.<sup>9)</sup> Bref, à s'en tenir à ce seul critère, un manuscrit qui ne peut pas être postérieur au milieu du Xe siècle.<sup>10)</sup> En comparant, toujours sur ce critère, le *Palatinus* au *Laurentianus*, on ne peut que conclure à la stricte contemporanéité des deux écritures. D'allure assez différente, elles présentent exactement la même proportion de tracés majuscules. Il apparaît aussi que les lettres majuscules sont employées régulièrement aux mêmes places dans les deux manuscrits. Doit-on reconnaître là l'effet d'une tendance qui consisterait à introduire une lettre majuscule dans les mêmes séries graphiques pour éviter des confusions et faciliter la lecture?<sup>11)</sup> Faut-il attribuer cette similitude à la reproduction fidèle d'un modèle commun? Ou enfin considérer que le copiste du *Palatinus* s'est astreint à imiter avec le plus grand soin, jusque dans le plus petit détail, l'écriture du *Laurentianus*?

L'analyse de l'écriture des deux manuscrits, accompagnée d'un examen comparatif, fournit un moyen de répondre à ces questions. Il restera ensuite à voir si l'étude codicologique vient confirmer ou non les résultats de l'analyse paléographique.

A titre d'exemple, je prendrai dans chacun des deux manuscrits une page (reproduite aux planches I-III) qui offre la particularité - aléatoire en raison des différences de mise en pages - de commencer par le même vers. C'est le cas du folio 208<sup>V</sup> du *Laurentianus* auquel correspond le folio 26<sup>V</sup> du *Palatinus*. Le premier contient les vers 67 à 105 du chant II des *Argonautiques*, le second, les vers 67 à 94; pour les vers 95 à 105, je ferai appel au témoignage du folio 27<sup>R</sup>.

L'allure générale de l'écriture du *Laurentianus* se caractérise par une forte inclinaison vers la droite, de l'ordre de 15° à 18° par rapport à la verticale, par une répartition en groupes graphiques souvent indépendante de la division en mots, par des variations dans le module de certaines lettres (notamment pour celles qui comportent des éléments circulaires), particularités qui impliquent un tracé rapide. Dans le *Palatinus*, l'écriture est verticale, avec une tendance à

incliner vers la droite certaines lettres (la première partie du *mu* par opposition à celle du *nu* [v.69: μένος], au point qu'on serait presque tenté de voir dans le *mu* la ligature de *lambda* avec *iota*) ou à varier l'inclinaison d'une même lettre (en particulier pour le *kappa* de type minuscule [v.70: κύμα (*sic*); v.73 κλύδωνος]). Si la répartition en groupes graphiques est pratiquement la même que dans le *Laurentianus*, l'espace qui sépare les mots semble plus régulier, sinon plus marqué. Enfin, les lettres comportant des éléments circulaires sont d'un module assez régulier pour qu'on soit tenté de déceler dans cette écriture une tendance qui se développera systématiquement dans la minuscule perlée (*Perlschrift*)<sup>12</sup> du XI<sup>e</sup> siècle.

Toutefois, l'analyse de détail de l'écriture du *Palatinus*, qu'elle porte sur des lettres isolées ou sur des ligatures, fait apparaître des particularités troublantes aux yeux du paléographe familier avec les manuscrits du Xe siècle. Il suffira de regrouper ici quelques observations suffisantes pour la démonstration, en laissant au lecteur, spécialiste ou non, le soin d'en trouver d'autres:

a) *forme des lettres:*

- le *delta* a un arc supérieur ouvert, alors que l'arc tend à se refermer dans la minuscule ancienne (trois exemples au v.67);
- la première articulation de l'*éta* est souple au lieu d'être anguleuse, la seconde est anguleuse au lieu d'être souple (v. 67: ἠρτύναντο; au v.81, ἄηται pourrait être lu ἄκται [*sic*], par confusion entre *éta* et *kappa*);
- l'*éta* de type majuscule, rare, a la forme de la lettre N renversée (v.89);
- l'attaque de l'*epsilon* est le plus souvent dépourvue de crochet (*passim*);
- la "tête" du *xi* est arrondie et non anguleuse (v.70, 78, 79);
- le second élément du *chi*, celui qui descend de la gauche vers la droite, est nettement sinusoïdal (v.68, 69, etc.).

b) *ductus des lettres:*

- le *mu* est attaqué par le bas et décrit d'un seul trait, au lieu d'être attaqué par le haut et tracé en deux temps (v.67, 68, etc.);
- le *rho* est attaqué par le bas et sa partie circulaire est tracée

dans le sens rétrograde (celui des aiguilles d'une montre), au lieu d'être attaqué vers le haut de la partie circulaire, tracée dans le sens rétrograde avec un point de rebroussement qui assure le départ de la haste descendante (v.68, 69, etc.).



Figure 1

c) *particularités des ligatures*: la forme des ligatures est identique dans les deux manuscrits, mais le ductus est souvent fort différent, comme le montrent les exemples suivants:

- dans les ligatures comportant à l'initiale un *epsilon*, le trait oblique supérieur et la partie inférieure circulaire sont disjoints dans le *Laurentianus*, le trait oblique faisant corps avec le début de la lettre suivante, alors que, dans le *Palatinus*, ils sont en continuité, descendante (pour le groupe *epsilon* plus *pi*: v.67 et 69) ou ascendante (pour *epsilon* plus *sigma*: v.73 [bis], avec hésitation ou repentir du copiste la première fois);
- le double *lambda*, tracé d'un seul tenant dans le *Laurentianus* avec ligature à la partie inférieure du second *lambda*, s'oppose au même groupe du *Palatinus*, fait de deux *lambdas* accolés (v.69, 81 [bis], etc.).



Figure 2

d) *formes et dimensions d'éléments de lettres*:

- les éléments circulaires sont de dimensions beaucoup plus régulières dans le *Palatinus* que dans le *Laurentianus*, comme on l'a déjà signalé;
- dans le *Palatinus*, les traits horizontaux, rectilignes en principe, tendent à s'infléchir à une extrémité, dans le *tau* notamment (*passim*), et sont même parfois ondulés, comme dans le *psi* (v.76);
- dans le même manuscrit, les hastes verticales basses (celles du

*mu*, du *nu*, du *rho*, du *phi*, du *psi*) sont presque toujours dépourvues de crochet à leur partie inférieure;

- le trait vertical qui constitue l'*iota* ne dépasse que rarement, et toujours avec discrétion, la ligne médiane inférieure<sup>13)</sup> dans le *Palatinus*, où il tend à prendre la forme d'un arc de cercle, concave vers la droite, surtout quand il est isolé, en tête de vers (v.72 et 73).

e) accents et esprits:

- les accents aigus sont presque verticaux dans le *Palatinus*;
- les esprits sont anguleux dans les deux manuscrits.<sup>14)</sup>

Le lecteur qui a suivi le détail de cette analyse en se reportant aux fac-similés des planches I-III n'a pu manquer d'être frappé par l'identité apparente des deux écritures, qui s'étend jusqu'à la présence, déjà signalée, de lettres majuscules au même endroit dans les deux manuscrits (*éta* au v.89:  $\delta\eta\rho\iota\delta\sigma\theta\omicron\nu$ ; *kappa* aux v.100, 102 et 103); la seule différence notable est l'emploi, en fin de vers, du groupe *oc* avec insertion de l'*omicron* dans un *sigma* lunaire, par le copiste du *Laurentianus*, alors que celui du *Palatinus* écrit normalement les deux lettres à la suite (v.98). Il est donc assuré que le copiste du *Palatinus* avait le *Laurentianus* sous les yeux et l'a transcrit avec une fidélité extrême. Mais, malgré tout le soin qu'il a pris - et qui explique que les deux manuscrits aient été longtemps considérés comme contemporains - le copiste du *Palatinus* se trahit parfois en adoptant un ductus qui est celui de son temps, aussi bien pour des lettres isolées, comme le *mu*, que pour des ligatures, dont le groupe *epsilon-sigma* fournit un bon exemple. A en juger par les pages que j'ai examinées, aucune des particularités de l'écriture du copiste n'est postérieure au XIIIe siècle;<sup>15)</sup> c'est le cas, entre autres, du ductus de la ligature *epsilon-sigma*, bien attesté dans la seconde moitié du XIIIe siècle. L'étude paléographique touche là à une de ses limites: on peut affirmer que le *Palatinus* n'est pas antérieur au XIIIe siècle, mais il est impossible de fixer un *terminus ante quem*. Pour y parvenir et pour resserrer ensuite la "fourchette", on doit faire appel à des données d'un autre ordre, celles que fournissent l'étude codicologique d'une part,

l'histoire des collections de manuscrits d'autre part.

Pour la description codicologique du *Palatinus*, que j'ai eu l'occasion d'examiner à la Bibliothèque Vaticane avec Mgr Paul Canart et le P. Julien Leroy, je dispose de notes que ce dernier a fort aimablement mises à ma disposition (lettre du 20 octobre 1980) et dont je citerai des extraits sous son nom.

Les points de piqûre, destinés à guider le tracé de la réglure, sont faits avec une pointe fine et disposés vers l'extérieur des marges supérieure, latérale et inférieure, pratique habituelle dans les manuscrits grecs depuis le IX<sup>e</sup> siècle.

La réglure est faite feuillet par feuillet, sur le côté poil, selon le système le plus fréquent dans les manuscrits byzantins (système 1 de J. Leroy).<sup>16)</sup> Elle comporte deux paires de lignes verticales doubles, espacées de 5 mm, qui limitent à droite et à gauche les lignes rectrices, au nombre de 28, dont l'écart moyen est de 6,6 mm; les deux lignes rectrices supérieures et les deux lignes inférieures s'étendent dans les marges intérieure et extérieure, selon un type fort rare qui porte la cote P4 20D1 dans la codification proposée par J. Leroy.<sup>17)</sup> La hauteur de la surface écrite est de 180 mm,<sup>18)</sup> sa largeur de 110 mm.

Les cahiers sont au nombre de onze, neuf quinions (f.1-90) et deux quaternions (f.91-106). Les signatures sont placées à l'angle inférieur interne du verso du dernier folio du cahier. "Elles ne sont pas écrites en chiffres grecs, mais en lettres grecques,<sup>19)</sup> tantôt majuscules et tantôt minuscules. On trouve ainsi  $\alpha$ ,  $\beta$ ,  $\Gamma$ ,  $\delta$ ,  $\epsilon$ ,  $\zeta$ , H, I, K. Le dernier cahier n'a pas de signature" (J. Leroy).

Plusieurs des éléments de la description codicologique ne s'accordent pas avec une datation haute: le type de la réglure, fort rare; l'emploi régulier du quinion; les signatures par lettres et non par chiffres. Mais, avant même d'avoir observé ces éléments, un paléographe ne peut manquer de remarquer la qualité du parchemin utilisé pour la confection du *Palatinus*, très différent de celui des manuscrits du Xe siècle, tel le *Laurentianus*: c'est un "parchemin typique de

la Renaissance, avec peu de différence de couleur entre les côtés chair et les côtés poil, mais par contre les côtés chair sont très lisses, tandis que les côtés poil donnent au toucher une impression de velouté" (J. Leroy). A lui seul, l'emploi de ce type de parchemin exclut, pour un manuscrit grec, une date antérieure au XVe siècle ou aux dernières années du XIVE siècle.

Du coup, certains détails prennent toute leur signification. Pour écrire, le copiste utilise un instrument dont la pointe est étroite et raide, car le tracé est fin et régulier. La couleur de l'encre, un noir délavé ("elle est grise, je veux dire par là qu'elle est d'un noir très pâle sans aucune nuance brune" [J. Leroy]), est toute différente des bruns et des ocres plus ou moins rouges usuels dans les manuscrits des Xe et XIe siècles. Dans la mise en pages, on observe l'absence des gloses interlinéaires et des scholies marginales (dont la place avait peut-être été réservée, à en juger par l'ampleur de la marge latérale, qui dépasse 45 mm), l'absence aussi des *paragraphoi* et des initiales en saillie, deux procédés hors d'usage au temps de la copie, si, comme tout semble l'indiquer, elle se situe à la Renaissance.

L'étude codicologique confirme donc et précise les résultats de l'analyse paléographique: celle-ci excluait une date antérieure au XIIIe siècle, celle-là nous mène à l'époque de la Renaissance et en Italie, en raison de la qualité du parchemin.

Pour dater et localiser avec plus de précision la copie du *Palatinus*, il faut faire appel à l'histoire des collections de manuscrits grecs. Puisque, comme l'atteste la qualité du parchemin, le *Palatinus* a été confectionné en Italie, puisqu'il reproduit, jusqu'au moindre détail graphique, l'écriture du *Laurentianus*, sa transcription n'a pu être entreprise qu'après l'arrivée du *Laurentianus* en Italie. On dispose là d'un *terminus a quo* qui, par chance, est datable avec précision. Le *Laurentianus* a été acquis à Constantinople par Giovanni Aurispa, lors de son voyage de 1421-1423, pour le compte de l'humaniste florentin Niccolò Niccoli. Dès 1424, il se trouve à Florence, dans la collection de ce grand amateur de



livres.<sup>20)</sup> Voilà donc fixé le *terminus a quo*! Quant au *Palatinus*, il a fait partie de la collection d'un autre humaniste florentin, Giannozzo Manetti, avec une quarantaine de manuscrits grecs. Ami de Niccoli, Manetti a pu avoir communication du *Laurentianus* soit du vivant de son propriétaire, soit après sa mort puisqu'il était l'un des seize commissaires que Niccoli, par son testament du 22 janvier 1437, avait chargés de veiller sur le sort de ses manuscrits.<sup>21)</sup> La copie du *Palatinus* se situe donc nécessairement dans le laps de temps qui sépare l'arrivée du *Laurentianus* à Florence - 1424 - et la mort de Manetti - 1459; on doit même réduire cette période de trente-cinq ans, car c'est à Naples, non à Florence, que Manetti passa les dernières années de sa vie.<sup>22)</sup>

Le lieu et la date de la copie du *Palatinus* sont ainsi déterminés avec une grande précision. Il reste à identifier l'auteur de ce travail. C'est une entreprise vaine dans l'état de nos connaissances, faute de parallèles, faute aussi d'une mention dans les sources contemporaines. Mais les progrès de la codicologie grecque de la Renaissance peuvent laisser espérer, compte tenu des particularités de la régulation du manuscrit, qu'on parviendra à regrouper le *Palatinus* avec d'autres manuscrits proches de lui par leur préparation et leur mise en pages. Alors le problème de l'identification de la main se posera en d'autres termes.

Université de Paris - Sorbonne

#### NOTES

1) A. Turyn, *Codices graeci Vaticani saeculis XIII et XIV scripti annorumque notis instructi* (Codices e Vaticanis selecti, 28). In Civitate Vaticana, 1964; Id., *Dated Greek Manuscripts of the Thirteenth and Fourteenth Centuries in the Libraries of Italy*, Urbana-Chicago-London, 1972, 2 vol.; et le recueil, actuellement sous presse, des manuscrits datés des Îles Britanniques.

2) Il suffit de mentionner H. Hunger, *Archaisierende Minuskel und Gebrauchsschrift zur Blütezeit der Fettaugenmode*, dans *La paléographie grecque et byzantine*, Paris, 1977, pp. 283-290; L. Politis, *Quelques centres de copie monastiques*, *ibid.*, pp. 291-302; G. Prato, *Scritture librerie arcaizzanti delle prima età dei Paleologi e loro modelli*, dans

*Scrittura e Civiltà* 3, 1979, pp. 151-193 et pl.1-20B.

3) L'usage d'une écriture de type ancien est, selon les termes d'A. Martin, "un signe de respect et de vénération pour l'auteur que l'on transcrit" (Ch. Graux-A. Martin, *Fac-similés de manuscrits grecs d'Espagne*, Paris, 1891, p. 98).

4) H. Stevenson Senior, *Codices manuscripti Palatini graeci Bibliothecae Vaticanae*, Romae, 1885, p. 95.

5) H. Fränkel, *Die Handschriften der Argonautica des Apollonios von Rhodos*, dans *Nachrichten von der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, 1929, pp. 164-190; pour lui, le *Palatinus* est un frère jumeau contemporain du *Laurentianus*, qu'il attribue aussi au XI<sup>e</sup> siècle.

6) A. Dain, *Les manuscrits*, Paris, 1949, p. 170: "La première famille des *Argonautiques* [...] comprend deux manuscrits anciens des environs de l'an 1000, le *Laurentianus* LXXII-9 (*sic*) et le *Vaticanus Pal.gr.* 186". La même phrase, reproduite avec l'erreur de cote dans la nouvelle édition de 1964 (p. 185), a été corrigée par mes soins dans la troisième édition de 1975 (p. 185).

7) *Apollonii Rhodii Argonautica* recognovit... Hermann Fränkel, p. XII: "Insunt sola Argon.[...] descripta de Laurentiano saeculo decimo quinto".

8) H. Fränkel, *Einleitung zur kritischen Ausgabe der Argonautika des Apollonios*, dans *Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen*, Phil.-hist. Kl., III, 53, Göttingen, 1964, p. 59, où se trouve mentionné le renvoi à l'article de Weinberger.

9) Ces observations ne concernent que les pages que j'ai examinées en reproduction photographique.

10) C'est là la conclusion à laquelle parvient le regretté A. Diller pour la date du *Laurentianus* 32,9: "I think the codex must be attributed to the middle of the tenth century" (*The Age of Some Early Greek Classical Manuscripts*, dans *Serta Turyniana*, Urbana-Chicago-London, 1974, p. 522). - Sur l'introduction des lettres majuscules dans l'écriture minuscule, voir E. Follieri, *La reintroduzione di lettere semionciali nei piu antichi manoscritti greci in minuscola*, dans *Bullettino dell'Archivio paleografico italiano*, III<sup>e</sup> s., 1, 1962, pp. 15-36.

11) Pour cette explication, voir J. Irigoïn, *Structure et évolution des écritures livresques de l'époque byzantine*, dans *Polychronion* (Festschrift für Franz Dölger), Heidelberg, 1966, pp. 253-265.

12) Ainsi dénommée et décrite par H. Hunger, *Die Perlschrift, eine Stilrichtung der griechischen Buchschrift des 11. Jahrhunderts*, dans *Studien zur griechischen Paläographie*, Wien 1954, pp. 22-32 et pl.III-X (reproduit dans H. Hunger, *Byzantinische Grundlagenforschung*, London, 1973, I).

13) Dans la minuscule grecque, écriture à quatre lignes, les deux lignes médianes sont tangentes au noyau des lettres.

14) Les esprits anguleux, normaux dans la minuscule la plus ancienne, font place, progressivement, aux esprits arrondis. Ils reparaissent, sporadiquement, dans des écritures archaïsantes ou d'esprit archaïsant, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. On sait l'usage qu'ont fait de ce critère, pour la datation relative des manuscrits de Démétrios Triclinios (premier tiers du XIV<sup>e</sup> siècle), E. Fraenkel (*Aeschylus, Agamemnon*, vol. I, Oxford, 1950, p. 3 n. 3), A. Turyn (*The Byzantine Manuscript Tradition of the Tragedies of Euripides*, Urbana, 1957, pp. 26-29; *Dated Greek Manuscripts*

of the Thirteenth and Fourteenth Centuries in the Libraries of Italy, vol. I, Urbana-Chicago-London, 1972, pp. 124-125) et O. L. Smith (*Studies in the Scholia on Aeschylus*, I. *The recensions of Demetrius Triclinius*, Lugduni Batavorum, 1975, pp. 43-44).

15) L'êta de type majuscule, en forme de N renversé, est trop rare pour qu'on puisse en tirer argument en faveur d'une datation basse.

16) J. Leroy, *Quelques systèmes de réglure des manuscrits grecs*, dans *Studia codicologica* hrsg. von K. Treu (Texte und Untersuchungen, 124), Berlin, 1977, pp. 291-312, en particulier pp. 295-296.

17) J. Leroy, *Les types de réglure des manuscrits grecs*, Paris, 1977, p. XXII et 41-42.

18) Comme il arrive souvent dans les manuscrits byzantins, la hauteur de la surface écrite est égale à la largeur de la page.

19) Ces signatures faites de lettres et non de chiffres se rencontrent seulement dans des manuscrits grecs de la Renaissance; c'est le cas, entre autres, du *Vaticanus gr.* 217 (Sextus Empiricus), du XVIIe siècle.

20) Comme l'atteste la lettre, si souvent citée, d'Ambrogio Traversari, écrite à Florence "VIII.Kal.Jun.", soit le 25 mai <1424> (Traversari, *Epist.* VIII,8).

21) Voir en dernier lieu B. L. Ullman et Ph. Stadter, *The Public Library of Renaissance Florence* (Medioevo e Umanesimo, 10), Padova, 1972, pp. 8-9.

22) Le sort ultérieur des deux manuscrits mérite d'être rappelé brièvement. Le *Laurentianus*, avec le reste de la collection de Niccoli, a été déposé, par les commissaires désignés, à la bibliothèque du monastère dominicain de San Marco, grâce à la générosité de Côme de Médicis, qui assuma en particulier les frais de la construction de la bibliothèque. Sous Côme Ier, un peu avant 1571, le *Laurentianus* fit partie du lot de quelque soixante-dix manuscrits grecs, choisis parmi les plus précieux, qui furent transférés sans bruit de San Marco à la Laurentienne, c'est-à-dire à la bibliothèque propre des Médicis. Il n'en a pas bougé depuis lors. Sur toute cette histoire, voir l'ouvrage de B. L. Ullman et Ph. Stadter cité à la note précédente. - De son côté, le *Palatinus* a suivi le sort de la collection de Manetti. Après une période obscure au cours de laquelle la collection semble avoir été conservée telle quelle, elle a été achetée, vers le milieu du XVIIe siècle, par Ulrich Fugger, qui la légua en 1584, avec le reste de ses livres, à Frédéric IV, électeur palatin (voir P. Lehmann, *Eine Geschichte der alten Fuggerbibliotheken*, 2 vol., Tübingen, 1956-1960). Quand Maximilien de Bavière eut vaincu le successeur de Frédéric IV, il prit possession de sa bibliothèque et l'offrit au Souverain Pontife en 1624. Depuis ce dernier transfert, le manuscrit de Manetti se trouve conservé à la Bibliothèque Vaticane; il n'est pas de ceux qui, après un crochet par Paris, ont regagné Heidelberg en 1815.



Οὐδὲ γὰρ οὐκ ἴμασι δὲ ἀπαδὸν ἢ τυρᾶντο.  
ἐπὶ ἁπλοῦς λαγασαίσι παρκεκουάει συνωμίξαι ἄνω τὰ ἐχ  
 αὐτὶ ἔχοντες ἔθροισι μόνον ἀριστοῦ κέρυκτος  
καὶ ἴστρούτων  
 χερσῶν, ἐπιθήσονται μόνον ἀριστοῦ κέρυκτος.  
 Ἐνταύθα ἕξαστο ἰσομετρίαν ἀναπνεύσασθαι.  
 τῆρα ἕξαστο ἰσομετρίαν ἀναπνεύσασθαι.  
 ἰσομετρίαν ἕξαστο ἰσομετρίαν ἀναπνεύσασθαι.  
 ἰσομετρίαν ἕξαστο ἰσομετρίαν ἀναπνεύσασθαι.  
 ὡς ὅταν ἰσομετρίαν ἀναπνεύσασθαι.  
 ἀναπνεύσασθαι ἰσομετρίαν ἀναπνεύσασθαι.  
 ἀναπνεύσασθαι ἰσομετρίαν ἀναπνεύσασθαι.  
καὶ ἴστρούτων  
 ἀναπνεύσασθαι ἰσομετρίαν ἀναπνεύσασθαι.  
 ἀναπνεύσασθαι ἰσομετρίαν ἀναπνεύσασθαι.  
 ἀναπνεύσασθαι ἰσομετρίαν ἀναπνεύσασθαι.  
 ἀναπνεύσασθαι ἰσομετρίαν ἀναπνεύσασθαι.  
 ἀναπνεύσασθαι ἰσομετρίαν ἀναπνεύσασθαι.  
 ἀναπνεύσασθαι ἰσομετρίαν ἀναπνεύσασθαι.  
 ἀναπνεύσασθαι ἰσομετρίαν ἀναπνεύσασθαι.  
 ἀναπνεύσασθαι ἰσομετρίαν ἀναπνεύσασθαι.  
 ἀναπνεύσασθαι ἰσομετρίαν ἀναπνεύσασθαι.  
 ἀναπνεύσασθαι ἰσομετρίαν ἀναπνεύσασθαι.  
 ἀναπνεύσασθαι ἰσομετρίαν ἀναπνεύσασθαι.

Planche I a : Laurentianus 32,9, f.208 verso (Apollonios de Rhodes, Argonautiques II, 67-105).

μενυτο σοι ασο δασι ταν ιαυατο. καθθωραρχα  
χρ' εοι οι αεραμεζαυ. ο δαιζαρτοσ εαυαυ.  
κρατασαραλιμασ. α μοιδαυ οδθσ απο αυδω  
τουτομ. ο δαυαυτοσ παρθενομ ηυασ αμαυαυ.  
κατομαυαυ αδαυ εαυαυαυαυαυ. οαυαυαυ α  
ελυαυ. ο δαιμο δαυ ηυαυαυ αμαυ. οιδι αμαυαυ  
ηρα αμαυαυ. του δαιαυαυαυαυαυ αμαυ.  
ου δαυαυαυαυαυ αμαυ αμαυ αμαυ αμαυαυαυαυ.  
αμαυαυ αμαυαυαυ αμαυαυαυ. η δε αμαυαυαυ  
η τησ αμαυαυαυ αμαυαυαυαυαυ αμαυαυαυ.  
του δε παρ αμαυαυ αμαυαυαυαυαυαυαυαυαυ.  
αμαυαυαυαυαυαυαυ αμαυαυαυαυαυαυαυαυαυαυ.  
αμαυαυαυαυαυ αμαυαυαυαυαυαυαυαυαυαυαυ.  
αμαυαυαυαυαυ αμαυαυαυαυαυαυαυαυαυαυαυ.  
αμαυαυαυαυαυ αμαυαυαυαυαυαυαυαυαυαυαυ.  
αμαυαυαυαυαυ αμαυαυαυαυαυαυαυαυαυαυαυ.

Planche I b : Laurentianus 32,9, f.208 verso (Apollonios de Rhodes, Argonautiques II, 67-105, continuation).

καὶ ἔμελλ' αἰθῆλα κωπὴν ἔσθαι· ὁρῶν δ' ἔχου  
 ρήξεν· ὁ δ' ἄμ' ὀδυνηρὰ γινώσκων· οἱ δ' ἰσχυοῦν  
 κίρα σπυρίαι· τοῦ δ' ἄφροσ ἐβλήθη θυμὸς·  
 οὐδ' ἄρα κέ κρυπλάσ ἀνδρῶν ἀφ' ἄλλοιων μασηθῆαι·  
 ἀπ' ἄλλου δ' ἵο κορύμην ἀνελχῆαι· καὶ δὲ σιγῆ μιν οἶον  
 ἵψ' ἀναχόμενοι πομπὰ δαίμων ἀντιὰ πᾶσιν·  
 τοῦ δὲ παρῶν κορύμην ἐκείλητο φάσγαν ἔπι ροί·  
 ἔσταν πρὸ πλοκάμιν· παρ' αὐτοσφ' ἄνδρα καὶ ἀσπρ  
 κίρασ' ἀσπρ κέ κρυπλάσ κωπὴν· καὶ δὲ κ' αὐτὸν  
 ἔβρυχα καὶ ἔβρ' ὄμοισιν ἐσπαμφότεροι· οἱ κέ ἀσπρ  
 αὐτὸσ δ' ἴσχυο κέ κρυπλάσ κέ κρυπλάσ· καὶ δὲ κ' ἄλλοι  
 τὸν μὲν ἔσπ' ἀπρ' ὄμοισιν ἀσπρ δ' ἴσχυο κέ κρυπλάσ·  
 κωπὴν καὶ ἔβρυκα κέ κρυπλάσ· τοῦ δ' ἄσπρ ἵον τὸσ·  
 δ' ἔβρυκα κέ κρυπλάσ κέ κρυπλάσ ἔβρυκα κέ κρυπλάσ·  
 δρῦτα δὲ οἱ κέ κρυπλάσ· γυμνὰ δ' ἔβρυκα κέ κρυπλάσ·  
 ἀσπρ δ' ἴσχυο κέ κρυπλάσ κέ κρυπλάσ κέ κρυπλάσ  
 οὔτ' αὐτὸσ κέ κρυπλάσ κέ κρυπλάσ κέ κρυπλάσ  
 ἀσπρ κέ κρυπλάσ κέ κρυπλάσ· ὁσπρ δ' ἴσχυο κέ κρυπλάσ  
 κέ κρυπλάσ κέ κρυπλάσ κέ κρυπλάσ κέ κρυπλάσ  
 ἵψ' ἄσπρ κέ κρυπλάσ κέ κρυπλάσ κέ κρυπλάσ  
 οὔτ' αὐτὸσ κέ κρυπλάσ κέ κρυπλάσ κέ κρυπλάσ  
 ἔσταν δ' ἴσχυο κέ κρυπλάσ κέ κρυπλάσ  
 κέ κρυπλάσ κέ κρυπλάσ κέ κρυπλάσ κέ κρυπλάσ  
 ἀσπρ κέ κρυπλάσ κέ κρυπλάσ κέ κρυπλάσ  
 ὁσπρ κέ κρυπλάσ κέ κρυπλάσ κέ κρυπλάσ  
 ἀσπρ κέ κρυπλάσ κέ κρυπλάσ κέ κρυπλάσ